Les funérailles de "John Barleycorn", à Edmundston

La mort, la mort impitoyable vient de faire une autre victime dans le Madawaska. M. "John Barleycorn", un des citoyens les plus en vue du Petit et du Grand Sault a perdu le souffle, lundi soir, à huit heures précises. Tout passe, tout casse.

Cette mort n'a causé aucune surprise. Elle était attendu depuis le 29 avril 1916, date de la passation d'un acte à la législature provinciale ou il était décrété que le dit "John Barleycorn" devrait mourir, à l'heure mentionnée, de belle mort ou autrement. Voyant sa fin approcher, il avait mis ordre à ses affaires, fait venir ses proches à son chevet pour leur annoncer ses dernières volontés. Il avait même donné aux siens tous les conseils voulus et les détails de ses funérailles qui devaient avoir lieu immédiatement après sa mort.

Monsieur Paul, gérant général et extraordinaire d'une grande compagnie de cinématographe avait demandé la faveur de creuser la fosse. Ce privilège lui fut accordé et l'opération se fit samedi. Mais dans son ardeur et son enthousiasme, il creusa si bien et si profond qu'on du le sortir du trou qu'il avait creusé pour son ami "John."

Tous les préparatifs étant faits d'avance, l'enterrement eu lieu quelques minutes après la mort du défunt. Le cortège se mit en marche quelques minutes après huit heures suivi d'une multitude de personnes —il n'y avait pas de femmes heureusement—qui voulaient rendre un dernier hommage à leur vieil ami. On rapporte que plusieurs curieux s'étaient joints à la foule, plusieurs de ceux qui n'avaient pas coutume de fréquenter le défunt "John" mais qui voulaient tout de même se rendre compte *de visu* des cérémonies grandioses qui se passaient.

Les porteurs étaient John de Keyper, John Beggs, Jules Robin et Albert Robin. Des couronnes de fleurs avaient été envoyées par James Ready, Siméon Jones, Peter Boswell, Andrew Ussher, Pellison Père et Fls, Pinet Castillon et Cie, la compagnie *"who made Milwaukee famous"*, etc. La censure ne permet pas de publier la liste des porteurs de deuil.

Le grand ami du défunt, Octave . . . . de la paroisse voisine avait été invité à prononcer l'oraison funèbre. Il s'était préparé depuis un mois se tenant en communication journalière avec son ami le défunt. Mais sa pièce d'éloquence restera inédite. Les larmes et les sanglots l'ont empêché de laisser ce chef-d'œuvre à la postérité et les journalistes qui s'étaient rendus sur les lieux dans le but de sténographier ce discours à la mémoire du grand disparu furent des plus désappointés. Au lieu de cette dissertation sur les qualités de cœur et "d'esprit" de "John Barleycorn", l'orateur n'a prononcé que cette simple phrase : "Après moi, le déluge". Plusieurs des assistants se demandèrent la signification de ces paroles dans une semblable circonstance et des interprétations variées furent données. Un quelqu'un a donné l'explication suivante : L'orateur, rempli de son sujet, à cause des nombreuses relations qu'il a eues avec le défunt depuis quelque temps, pensait qu'il pourrait se faire que . . . . La censure est encore venue biffer le reste de ce passage.

"John Barleycorn" n'est plus. Les bars sont vides et les caves sont pleines, disait un quelqu'un. Un grand nombre de citoyens, du dedans et du dehors de la ville, pris soudainement de la frayeur des crampes et des coliques dans la saison des canicules crurent bon de faire une "petite" réserve pour les besoins urgents. Nos plus tempérants même furent frappés tout-à-coup de la valeur médécinale de l'eau-de-vie (Les sauvages appelait cela de l'eau-de-feu) et tout le stock du Petit Sault y passa.

Il s'agit donc maintenant de garder "John Barleycorn" sous quatre pieds de terre. Il est dit que l'inspecteur en chef a depuis longtemps donner une commande à l'usine Krupp, en Allemagne, pour un canon automatique des plus boches qui sera posté à courte distance de la fosse de pauvre "John" pour le bombarder sans avertissement s'il lui prend envie de lever la tête quelque bon jour.

Après les funérailles, un certain monsieur qui avait coutume de chanter : "Un petit coup ça fait du bien" marmottait entre les dents avec la plus grande perplexité *"Fifty dollars fine Oh ! Hell. . . .*

Un assistant.

Une seconde Jeanne D'Arc

Mlle Clotilde Perchaud, jeune villageoise Française, prétend avoir reçu du ciel l'ordre de sauver la France

Un journal de New-York, le "World" publie plusieurs renseignements intéressants que lui envoie son correspondant de Paris, sur Melle Clothide Perchaud, cette jeune française en qui plusieurs voient une seconde Jeanne d'Arc, qui aurait reçu d'en haut la mission de "bouter" hors le territoire de la France les envahisseurs teutons.

En effet, on assure que Mlle Perchaud, lors de son arrivée à Paris, il y a quelques jours, se fit conduire au sommet de la Butte Montmartre, à l'endroit le plus élevé de Paris, et que là, au moment où le soleil se levait sur la Capitale, la jeune fille, placée en face de la Basilique du Sacré-Cœur, fit le vœu solonnel de libérer le sol français de la présence de l'envahisseur, ainsi que l'esprit le lui avait ordonné.

C'est au Couvent des Sœurs de la sagesse, avenue Victor Hugo, non loin de l'Arc de Triomphe, sur la place de l'Etoile, à Paris, que se trouve actuellement Mlle Perchaud. Personne n'a pu obtenir l'autorisation de parler à la jeune fille. Le cardinal Amette, archevêque de Paris, qui à ce que l'on croit, agit d'après les ordres reçus de Rôme, en a décidé ainsi, pendant la période durant laquelle Mlle Perchaud sera sous observation. Chaque jour des prêtres et des religieuses qui surveillent les moindres actions de celle que l'on surnomme déjà la "Jeanne d'Arc moderne" font un rapport au cardinal Amette de leurs constations. On va jusqu'à dire que l'archevêque de Paris aurait expédié au Vatican des renseignements de nature à appuyer l'hypothèse de véritables visions du Ciel chez Mlle Perchaud.

Le correspondant du journal américain dit qu'il a été donné d'observer à distance des mouvements de la jeune fille, alors que cette dernière se promenait dans le jardin du couvent, Revêtue d'une robe de bure, de couleur noire, elle paraît ne pas toucher le sol quand elle marche, ayant la tête renvoyée en arrière et les yeux comme fixés sur un objet invisible dans les airs.

Sous la coiffe de nonne, on devine une chevelure abondante que le bonnet religieux a peine à retenir. Les mains de la jeune fille ont la blancheur des lys, bien que Mlle Perchaud, depuis la guerre, ait travaillé ferme aux travaux rudes des champs, pour remplacer ceux qui sont à l'armée. On remarque dans les yeux gris l'air résolu qui attira tout d'abord l'attention du curé de Puy-Saint-Benoit, village où habitait Mlle Perchaud avant de venir à Paris. Ce village très modeste est situé à huit milles environ de Cholet.

L'héroïne, âgée de vingt ans, n'a reçu qu'une instruction élémentaire. Et cependant, on assure qu'elle a rédigé à sa façon , en y insérant des dessins étranges, un livret qui fait l'admiration des personnes versées dans la haute théologie. Le député Delahaye, qui a eu la bonne fortune de voir ce livret, dit que son contenu tient du merveilleux et qu'il déroute tout-à fait l'esprit. Il révèle chez la jeune fille une connaisance des premiers principes théologiques si profonde que l'on ne saurait attribuer qu'à une vive intuition l'existence de ces notions chez Mlle Perchaud. On a l'impression que cette dernière ne peut exprimer aussi clairement que le comporte sa conception des sujets traités dans son petit livre. On y relève des passages entiers, écrits en langue latine, grecque et hébraïque.

Mlle Perchaud a toujours vécu auprès de sa mère et de sa sœur, sur une petite ferme de Puy-Saint Benoit. Depuis l'âge de quatorze ans, elle a étudié en son particulier. Elle construisit, avec de la pierre ramassée dans les champs, un autel rustique sur la terre paternelle, qui excita rapidement la curiosité de tous les gens d'alentour

On vit bientôt les mères, les épouses et les fiancées venir déposer aux pieds de la statue de la Vierge qui ornait cet autel les portraits d'êtres chers qui étaient partis pour la guerre et dont on était sans nouvelles depuis longtemps. En maintes occasions, dit-on, les renseignements fournis par la jeune fille ont permis de retrouver, soit dans les camps de concentration allemands, soit dans quelque hôpital éloigné, celui qu'on recherchait en vain.

Il y a environ une semaine, Mlle Perchaud annonça à sa mère qu'un esprit lui avait apparu, la chargeant de rejeter les envahisseurs hors du sol de la France. Ou l'amena à l'évêque de Poitiers. Celui-ci avait au préalable échangé son costume épiscopal avec le costume ordinaire de l'un de ses prêtres.

Sans aucune hésitation, la jeune fille se dirigea du côté de l'évêque, et s'agenouillant devant lui, lui bais a la main et lui révéla sa mission.

La jeune fille a été conduite à Paris, sous la surveillance d'un prêtre et c'est dans la capitale qu'elle a fait le vœu de chasser les ennemis hors de la France. Cette nouvelle a suscité la plus vive émotion parmi toutes les populations et l'on attend impatiemment ses développements.

Rations de lumière

Le siècle passé a éprouvé trop de plaisir à se faire appeler "siècle des lumières". Il faut convenir l'ailleurs que le mot, au sens propre, était mérité. Lampe carcel, gaz, pétrole, acétylène, électricité à l'arc voltaïque et à l'incandescence ce siècle a vu défiler tout cela devant ses yeux éblouis. Et l'éblouissement n'était pas une métaphore. Ces deux ou trois générations ont été gâtées. On avait que l'embarras du choix pour irradier les rues et ses demeures On avait pour éclairage or linaire ce que nos ancêtres auraient naïvement qualifier d'illumination. Quand Louis XIV inaugurait aux flambeaux les bosquets de Versailles, et que les historiographes, enthousiasmés, déclaraient que "la nuit était changée en jour", on y voyait mille fois moins clair, en somme, qu'à l'exposition de l'Automobile, au moment où s'embrassaient avec ensemble toutes les lampes du Grand Palais.

Eh bien ! il faut la rationner cette lumière. Plus de débauche de clarté. Le vent est à l'obscurantisme". On réhabilite ce que l'on a raillé : l'éteignoir. Bien des gens qui, parlant du moyen âge, exhalaient leur horreur des ténèbres, mettent un soin pieux à faire la nuit. La nuit est secourable ; elle est gratuite. La prudence la fait naître çà et là ; l'économie l'impose partout Les citadins désorientés, le soir, se sentent vaguement revenus au temps où feu M. de la Reynie, lieutenant de police accrochait aux murs de Paris leurs premiers reverbères. D'avares lueurs filtrent dans les profondes lignes d'ombre des maisons, allongeant à demi, au noctambule aventureux, d'inquiétantes perspectives.

Et chez soi ? Chez soi, il va falloir compter Plus de têtes devront se réunir, le soir, autour d'une seule table. Cela resserrera peut être l'intimité familiale, fera l'"union sacré" des boucles blondes et des crânes aux reflets d'argent Peut-être se couchera-t-on plus tôt, ce qui généralement n'est pas un mal. Les lustres des salons ne verseront plus sur les tasses à thé leurs coutumiers torrents de lumière Des ombres joueront, comme au temps jadis, le long des tapisseries, ce qui sera plus poétique et s'alliera mieux à nos état d'âme. L'espérance et la crainte qui les composent ne forment-elles pas, psychologiquement, un clair-obscur ?

Avec tout cela, les gens d'autrefois eussent été bien heureux d'avoir ce qui nous reste. Qu'on songe seulement à ce qu'était en des temps lointains, la difficulté de se procurer du feu. Des philosophes systématiques ont prétendu qu'on a vu d'abord dans celui ci une divinité avant d'y avoir une force de la nature. La vérité est que les premiers hommes ont dû s'émerveiller devant lui comme devant une chose précieuse, et qu'à force d'en parler avec des hyperboles, de dire, par exemple, que c'était "sacré", leurs descendants ont fini par prendre ces métaphores au pied de la lettre et à imaginer derrière cette flamme quelque chose de divin. L'institution des Vestales, chargées d'entretenir le feu sans le laisser éteindre, rappelait symboliquement, en des rites créés après coup, la vigilance dont une foule de bonnes ménagères avaient dû faire preuve durant les siècles préhistoriques, pour ne pas compromettre la cuisson de leur pot-au feu. Rallumer n'est rien aujourd'hui. C'était alors toute une histoire. De là le respect de ce qui flambe, et, par égarement d'esprit, l'adoration.

Depuis lors, l'on a eu le briquet, l'amadou, puis les allumettes— ces allumettes que l'on gaspille avec tant de désinvolture ! Et, comme tout cela demandait encore trop de gestes, l'électricité nous a apporté ses interrupteurs, qu'il suffit de tourner en passant, du bout des doigts. Peut-être nos descendants trouveront-ils encore cette opération trop fatigante, et pesteront-ils contre la tyrannique nécessité d'étendre la main vers un bouton Que de sybaritismes qu'on ne connut jamais a Sybaris !

A Sybaris, comme partout en Grèce et à Rome, un foyer permanent, qu'on tâchait de ne pas laisser périr, fournissait la flamme aux lampes Et quelles lampes ? Quiconque a visité un musée en a vu Des écuelles de terre ou de bronze, écuelles couvertes et allongées, avec un trou au bout pour la mèche. Dans cette lampe, on mettait de l'huile. Et c'était tout. Les plus grands empereurs romains, avec tout leur luxe, ne connaissaient guère d'autre éclairage, sinon par occasion, celui des torches résineuses qui enfumaient les plafonds. Les artistes se dédommageaient en sculptant de jolies choses sur les lampes, et en les accrochant pour le compte des hommes opulents, à de splendides candélabres. La richesse pouvait ainsi multiplier les lampes à une nombreuse, mais, en définitive, on n'était jamais que des lumignons. Le tube de verre, qui augmente la clarté et la stabilité de la flamme n'était pas même connu Il faut admirer, après tout

(Suite à la première page)

SIROP
DE GOUDRON ET
D'HUILE DE FOIE DE MORUE DE
Mathieu
CASSE LA TOUX

Gros flacons,—En vente partout.
CIE. J. L. MATHIEU, Prop., - - SHERBROOKE P. Q.
Fabricant aussi les *Poudres Nervines de Mathieu*, le meilleur remède contre les maux de tête, la Névralgie et les Rhumes Fiévreux.

Avis aux Fumeurs

Monsieur,

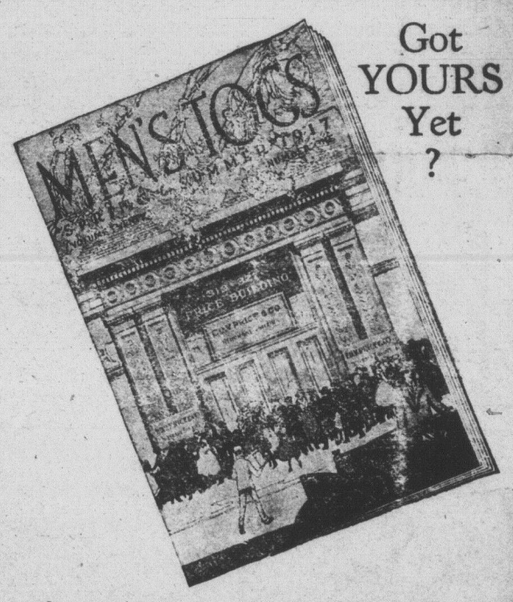
Dans le but de donner l'avantage à nos correspondants de connaître les qualités de nos tabacs, nous avons décidé sur réception de une piastre d'expédier par malle à nos frais ,quatre livres de tabac No 1 garanti, c'est à dire

1 livre de Grand Havane
1 livre de Grand Rouge,
1 livre de Grand Bleu fort,
1 livre de Belgique fort,

Ces quatre qualités de tabac sont ce qu'il y a de mieux sur le marché un fumeur qui fume de ces tabacs, fume avec satisfaction alors nous osons croire que vous n'hésiterez pas à nous donner cette petite commande d'essaie et nous sommes assurés que vous aurez satisfaction et que vous deviendrez notre client régulier.

Espérant d'être favorisé de votre commande sous peu,

Nous demeurons
vos bien dévoués,
J. PINET TOBACCO,
Villeray, Montréal.
P. Qué.



Got YOURS Yet ?

What Shall I Tailor?

Your Book of Correct Styles

Of course, you're going to buy new clothes for Spring. And, certainly, you'll want to know "what's what" before placing your order. If you haven't your copy be sure to let us know and we'll have ED. V. PRICE & CO. send you one.

THOMAS HEBERT
Madawaska, Maine.